

Marion Tivital

"Silences"

Galerie GNG, Paris

du 5 décembre 2017 au 13 février 2018



Marion Tivital, Gravité anormale, 2013, 100 x 100 cm, huile sur toile.

Les compositions de Marion Tivital sont pour le moins énigmatiques. Des intrigues en soi, pourrait-on dire. Les paysages quelque peu taciturnes n'indiquent pas vraiment s'ils sont inspirés de lieux réels ou s'ils sont le fruit de l'imagination. Les structures industrielles, les édifices compacts et parallélépipédiques, les habitations sommaires, paraissent désertés, voués à eux-mêmes. On n'y perçoit, d'ailleurs, ni fenêtre, ni ouverture, comme s'ils avaient décidé de soustraire aux yeux du monde la réalité de leurs entrailles.

Des intrigues visuelles, en effet, car les atmosphères silencieuses sollicitent un

sentiment de stase ou d'engourdissement, une sorte de ralentissement du regard propice à la contemplation, mais aussi à la spéculation. Si le temps paraît figé, indéfini, car saisi de forces qui se contractent à mesure qu'elles se dilatent, aussi ce temps enclenche-t-il une conscience de l'inexplicable ; ces bâtisses qui miroitent des étendues nordiques ne semblent pas être à leur place. Ces ciels, chargés de nuages sourds, noircis par des nuits imminentes, possèdent parfois le caractère de ce qui est irréel, peut-être même quelque chose de fantomatique, comme un ordre invisible qui habillerait le

monde de sa présence diaphane.

Des interrogations, sans doute, mais surtout une impression globale. Celle qu'induit le fait de se mesurer à des univers irrésolus où le bon sens et la logique sont susceptibles de faire défaut. Celle également qui consiste à fusionner un langage éminemment tangible à des réalités immatérielles. Or, on dit de l'inquiétante étrangeté qu'elle se manifeste lorsqu'un sujet se heurte à des situations qu'il croit reconnaître, sans parvenir, pour autant, à les qualifier. À l'échelle de la peinture de Marion Tivital, si l'on peut parler d'inquiétante étrangeté, vraisemblablement est-ce à travers le basculement subreptice qui s'accomplit entre, d'un côté, des physionomies pleines, coutumières, peut-être même rassurantes – à l'image de ces formes géométriques qui s'empilent comme des jeux d'enfants, ou de ces architectures qui s'érigent en abris désinvoltés face à la nature – et, de l'autre, un abrègement des aspérités du réel, de ses détails, de manière à ce que nulle identification ne puisse avoir lieu.

Un sentiment de quiétude s'associe donc à celui d'égarement. Peut-être est-il soutenu, autrement, par la prépondérance des volumes et des découpages géométriques. De telles figures, en effet, en plus d'être favorables, dans les peintures de Marion Tivital, à des ombrages indolents, sont aussi porteuses de mystère et de rêveries de toutes sortes, ne serait-ce qu'en raison de leur potentiel symbolique, philosophique ou mathématique. Aussi, l'absolu recul de la figure humaine, dans la majorité des

compositions, résonne-t-il avec la série des portraits silencieux ; les visages, sereins et dormants, réitèrent la part d'étrangeté entrevue dans les structures inhabitées. Les songes qu'on leur prête s'agrègent inévitablement aux réalités dissimulées derrière les cloisons des édifices. On comprend alors que la prétendue inertie que suggèrent les architectures et les paysages alanguis par les nuits hivernales, masque en réalité un surcroît de sens, un vitalisme, une effervescence, car celui qui a les yeux clos n'est pas forcément celui qui se fige. Au contraire, il est peut-être le plus voyageur d'entre tous, en renvoyant à des mondes intérieurs foisonnants et volubiles, ouvrant d'innombrables possibles, de façon à dire que le réel ne se livre pas toujours d'un seul tenant.

Julien Verhaeghe